



Littérature et régionalité

COMMUNICATION DE LUCIEN GUISSARD
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 8 JANVIER 1994

En septembre dernier, on célébrait, en Ardenne, au bord de l'Ourthe, la mémoire d'Arsène Soreil. Ayant été invité à contribuer à cette célébration, l'idée m'est ensuite venue de prolonger quelque peu la réflexion amorcée à cette occasion sur la régionalité en littérature. À vrai dire, bien avant de relire Arsène Soreil et de l'entendre chanter, avec le naturel le plus simple, ses origines, ses sources ou, comme nous disons, ses racines, je m'étais déjà souvent interrogé depuis que je lis, sous la plume des critiques littéraires ou dans les histoires littéraires, les mots : régionalisme, régionaliste. Parfois, le langage se colore de condescendance, sinon de mépris ; on n'est pas loin de ce que Malraux voulait bannir : « ce mot hideux de province ». Mais ce qui domine, sans que jamais, ou presque jamais, on n'en discute, c'est l'imprécision des concepts.

De quoi parle-t-on au juste ? Que désigne-t-on : un lieu, une province, une région, une nationalité ? Que suspecte-t-on : l'exiguïté du champ humain, la médiocrité littéraire, les complicités purement locales, le refus de l'intellectualisme, la militance particulariste plus ou moins déclarée, le chauvinisme, que sais-je encore ? Vous le savez, comme moi, la terminologie critique souffre congénitalement de ces à peu près, de ces mots passe-partout, de ces qualifications floues, dont on ne peut certes pas se passer, le vocabulaire étant ce qu'il est, mais qui n'en sont pas moins le propre des « préposés aux choses vagues » (Paul Valéry). On dit folklore, couleur locale, pittoresque, et l'exotisme est là, qui brille par sa force de séduction à défaut de définition.

Je ne puis plus utiliser les mots : régionalisme, régionaliste, s'agissant de littérature, sans tenter aussitôt de taire voir ce que je mets là-dessous et ce que je

n'y mets pas, sans aller au-devant des réactions péjoratives ou indulgentes. En toute hypothèse, régionalisme ou pas, il n'existe pas de présupposés théoriques permettant de classer la littérature ou les auteurs selon qu'ils déclarent une allégeance géographique ou n'en déclarent pas, et la chose est rarissime. C'est de jugement littéraire qu'il s'agit, d'un jugement qui se veut tel ; toute la question est là.

Il n'a pas fallu attendre Arsène Soreil qui, on en conviendra, et avec toute l'estime qu'il mérite, ne compte pas parmi les grands écrivains français, ne serait-ce qu'en raison de la nature fragmentaire de son œuvre et d'une créativité limitée, il n'a pas fallu l'attendre pour savoir que la régionalité, synonyme de *localité*, est une constante banale en littérature. Elle a la banalité de l'inévitable.

Sur les racines et les origines, en réaction contre la voracité tentaculaire des villes, contre la disparition des traditions, contre l'uniformisation des modes de vie, contre l'aplatissement de l'individualité, l'absence de références historiques et de généalogie, on a écrit, depuis quelques dizaines d'années, une multitude de livres. Le retour à la campagne et la recherche des ancêtres a été un thème très en vogue. Beaucoup de ces livres appartiennent à ce que Jacques Brenner a appelé « les livres sans littérature » ; mais beaucoup prétendent bel et bien au statut littéraire, et certains vont jusqu'à revendiquer d'être « une littérature populaire ». Populaire par l'audience, populaire par le sujet.

La France est un bon exemple de ce qui se passe. Ce pays de longue et profonde tradition paysanne, sans oublier cependant sa tradition maritime, négocie laborieusement, en littérature comme en politique, son passage à une époque nouvelle. Le devenir littéraire accompagne celui de la société tout entière. Le composé typiquement français, qu'on peut généraliser à l'ensemble méditerranéen, en pensant, par exemple, à l'Italie avec son *Mezzogiorno*, ses écrivains lombards mais ses écrivains siciliens, ne serait sans doute pas aussi sensible si la France n'était un cas assez particulier, dans l'Europe occidentale, de conscience nationale forte.

Voici qu'on parle d'une « école de Brive ». Il y a de la simplification journalistique là-dedans, mais le phénomène n'est pas fictif. L'homme de Brive, c'est Claude Michelet ; il a trouvé sur sa route de paysan-écrivain un autre Corrèzien, Jacques Peuchmaurd, éditeur à Paris (chez Robert Laffont) et lui-

même écrivain de cette famille qui se pose comme terrienne et populaire. Périgord, Corrèze, Auvergne, Quercy, les vieux terroirs se donnent rendez-vous autour de Claude Michelet et on peut ainsi regrouper, pour une même veine fortement régionalisée, Michel Peyramaure, Georges-Emmanuel Clancier, Jean Anglade, Christian Signol, Denis Tillinac, Gilbert Bordes, pour ne citer que ceux-là. Gros tirages, très gros tirages, relayés par les clubs et par *France-Loisirs* ; les libraires approuvent et comprennent.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser rigoureusement la nature et les raisons d'un tel succès de lecture. Contentons-nous de noter en passant qu'il n'a rien de comparable avec le succès du polar ou de la bande dessinée, quant aux mobiles avoués et au public touché. Et si nous comparons avec le lectorat de l'immense majorité des « romans parisiens », de ceux qui ont droit à la télévision culturelle, les chiffres sont éloquents.

Le phénomène est donc largement sociologique. Il ne serait pas sociologique aussi assurément s'il n'était psychologique. Mot d'un libraire à propos des personnages de Claude Michelet : « Le lecteur s'y retrouve »... Voilà un lieu commun, mais on ne peut le bannir de la perspective critique ; il exprime comme il peut une indéradicable vérité humaine. Je vous avouerai que, pour mon compte personnel, je n'ai pas cessé d'être ce lecteur-là. Il a la particularité de vivre en bon voisinage avec le professionnel qui a fréquenté le « nouveau roman », qui a admiré les techniques à la Perec et est disposé à recevoir toutes les possibilités langagières auxquelles l'art littéraire donne libre cours. On ne se refait pas.

Dans ce débat qui est culturel, Arsène Soreil n'apporte qu'une voix de vieil enfant d'Ardenne. Pas plus mais pas moins. L'esthéticien, très classique, qu'il était devenu à force de lire la littérature française du passé, ne s'est pas aventuré à discuter vraiment le vocabulaire que tout à l'heure nous découvriions approximatif. Sa position était que non seulement on naît régionaliste, mais qu'il faut le rester. Cela signifiait tout bonnement que le pays natal, le petit pays de l'ardoise bleue et des myrtilles, dépose dans une psychologie une marque vitale et qu'il faut pratiquer la fidélité. C'était pour lui une déclaration d'identité et un moyen d'autodéfense.

On put observer le territoire étroit de cette défense lorsque, le 10 août 1969, il fit, à l'Académie luxembourgeoise, une communication intitulée *Sur le*

*régionalisme*¹. Le thème avait déjà été abordé quelques années plus loi ci, à cette occasion, Pierre Nothomb avait récusé le ternie en ce qui concernait son œuvre. Arsène Soreil remonte dans le temps et cite le célèbre manifeste du *Groupe du lundi*, publié dans le *Mercure de France* du 1^{er} mai 1928. Robert Poulet, Marie Gevers, Michel de Ghelderode, Paul Fierens, Charles Plisnier, Robert Vivier, Franz Hellens, principal inspirateur du texte, Marcel Thiry, quelques autres encore, en étaient les signataires. « Ce n'est pas parce que Mauriac, Chateaubriant, Verhaeren et Krains découvrent des problèmes humains dans le terroir bordelais, vendéen, flamand ou hesbignonn, qu'il est permis de ranger ces auteurs sous la même rubrique que tel conteur de sous-préfecture ou collectionneur d'ana cantonaux. De même on peut admettre que le régionalisme, même pris dans un sens plus étroit, ait eu un rôle à jouer dans nos lettres, à la fin du siècle dernier, époque où s'inaugurait dans notre pays l'art moderne du roman. Mais un tel avantage passager de l'esprit de terroir ne saurait faire oublier les dommages que cet esprit a causé à nos lettres... Autant il est naturel que la littérature qui s'inspire de la vie régionale exerce sa fonction de divertissement local et d'exercice préparatoire, à la limite de l'art et du folklore, autant il est dangereux de réduire l'activité littéraire à cette défense et illustration des particularités géographiques. Dans l'ordre psychologique, le moindre fait qui puisse intéresser l'écrivain digne de ce nom, c'est le fait humain. Dans l'ordre intellectuel, le moindre cadre qu'il puisse accepter, c'est l'ensemble d'une culture. »

Arsène Soreil n'a pas retenu ce qui donnait sa portée véritable à ce manifeste et qui avait trait à la situation des lettres belges dans « l'ensemble d'une culture », à part entière dans la littérature française. En 1969, date de son intervention académique, cela pouvait paraître déjà anachronique ; cela relevait de l'histoire culturelle de la Belgique francophone, plus exactement de la littérature écrite en français par des Belges. La réplique de l'Ardennais fut pour ramener le débat au centre ingénu de son appartenance paysanne. Non pas pour « se bloquer dans un univers, en gros, pensé "paysannement" » comme dit Emmanuel Mounier songeant au monde de Ramuz, mais pour sauvegarder, par besoin intérieur et par souci de profondeur humaine, ce côté de l'âme qui est localisé, signé du signe natal. *Le Groupe du Lundi* n'avait nullement mis en danger cette reconnaissance de

¹ *Cahiers de l'Académie luxembourgeoise*. Nouvelle série, 4. 1970.

soi ; on a pu lui reprocher, en dehors même des querelles belgo-belges, le recours à un universalisme trop abstrait². En effet, que signifie « le fait humain » pour départager ce qui serait régionalisme « au sens étroit », d'une littérature apte à l'universel ? Les ethnologues vous diront que les livres, les romans aussi, catalogués régionalistes, sont une source précieuse de documents sur « le fait humain ».

Pourtant, il faut bien se demander quand et comment cette littérature franchit les frontières de la région, du pays natal, pour toucher le reste des humains, à tout le moins dans l'aire européenne. Le Manifeste du *Groupe du Lundi* énumérait pêle-mêle Mauriac, Alphonse de Châteaubriant, Verhaeren ; le critique français André Bourin devait publier beaucoup plus tard un livre plein de bonnes intentions, sous le titre : *Province terre d'inspiration*³ et traitait de Mauriac, encore lui, Giono, Genevoix, Henri Bosco, Henri Queffélec, André Chamson. Ne suffit-il pas d'aligner ces noms pour que se manifeste, au-delà même des mensurations littéraires qui sont inégales, la diversité des styles régionalistes, les façons différentes d'exploiter le sol natal ou la région d'adoption ? Bien que Mauriac ait écrit sur *La province* et sur un horizon de landes authentiquement provinciales, il n'est pas régionaliste comme le breton Queffélec, lequel n'a pas, surtout dans ses derniers livres, débordé par le haut la société des hommes de mer. Entre la bourgeoisie bordelaise et ce monde-là, s'étend toute la distance qui sépare deux romanciers, deux écrivains. Mais Henri Bosco et Jean Giono n'exaltent pas la Provence et la Méditerranée d'une même passion, ni dans la même tonalité spirituelle.

L'appartenance à une géographie serait-elle un faux problème ? Autrement dit, n'y aurait-il pas de problème du tout ? Pour les enfants fidèles comme Arsène Soreil, il n'y a, en effet, aucune question à se poser ; pour être soi-même, pour avoir une personnalité, à l'inverse de l'uniformisation sociale qu'il redoutait, rien n'est plus indiqué que de toujours reprendre le chemin de la maison. Mais le retour ne s'opère pas d'une seule et unique façon qui serait nostalgique, peinture naïve pour faire ressemblant et pour que le lecteur s'y retrouve, comme dit le libraire. La démarche originelle est la description, la tentative documentaire, le tableau de choses vues ; on n'abolira pas ces procédés fondamentaux du littéraire,

² Marc Quaghebeur, in *Alphabet des Lettres belges de langue française*, 1982.

³ Albin Michel, 1960

mais l'intérêt d'une réflexion critique sur la régionalité vient précisément de l'attitude de l'écrivain envers cette ambition première qui veut décrire, la distanciation esthétique, le parti pris de fiction ou de vérisme, le travail spécifiquement littéraire : créer un univers qui ne soit qu'à l'écrivain lui-même, opérer la métamorphose du personnage et du paysage, passer du réel à l'art, féconder par un imaginaire n'importe quel canton de la terre, qui est alors appelé à être poétique et éventuellement mythique.

En considérant les littératures du monde, la régionalité est de partout ; les noms d'écrivains surabondent. J'en ai choisi deux : Jean Giono, William Faulkner. Ce sont deux Sudistes. Je vois d'ici les sourires ; les sourires de ceux qui ont en tête les stéréotypes réducteurs de la régionalité ; les sourires de ceux qui ne perçoivent pas quelle parenté il y aurait entre le Sud de Giono et le Sud de Faulkner. Il n'y en a aucune pour l'historien, pour le géographe peut-être, sauf que le Sud s'identifie par relation avec un Nord, et le Nord se reconnaît par une confrontation similaire, assez souvent antagoniste⁴. La France a le Nord, l'Italie de même, et l'Europe. L'histoire américaine est encore traumatisée par le conflit des points cardinaux ; Julien Green lui-même qu'on a tort de croire Français en est un témoin tout proche. Je ne vous infligerai pas un exposé, même bref, sur le mythe du Sud chez Faulkner : c'est de notoriété publique, et il est escorté dans l'histoire littéraire américaine par nombre de romanciers et de romancières, marqués comme lui de l'atavisme, la malédiction disent certains, qui remonte à la Guerre de Sécession et plus lointainement à une certaine religion puritaine. Car, c'est une habitude chez les « régionalistes » : ils s'inspirent du pays et ils s'inspirent de l'histoire. Deux éléments romanesques, que des foules de lecteurs apprécient aujourd'hui plus que jamais.

Giono, c'est autre chose, et qui nous concerne de plus près. S'il vivait encore, il ne ferait pas partie de « l'école de Brive » et il n'y aura pas d'« école de Manosque ». Aussi paradoxal que cela puisse paraître, tant il est loin de l'application descriptive, son souci profond fut celui de l'authenticité. Dans ses romans, un sudiste se retrouve et ne se retrouve pas ; quant à nous, nous sommes invités dans une Provence, autre nom de « province », qui ressemble à nos

⁴ À signaler *Le génie du Nord*, par Jacques Darras, Grasset.

fantasmes et ne leur ressemble pas. J'appelle fantasmes, les images toutes faites, ou les souvenirs touristiques. Giono détestait la Provence de l'imagerie. « Je ne connais pas la Provence, a-t-il écrit. Quand j'entends parler de ce pays, je me promets bien de ne jamais y mettre les pieds. D'après ce qu'on m'en dit, il est fabriqué en carton blanc, en décor collé à la colle de pâte ; des ténors et des barytons y roucoulent en promenant leur ventre enroulé de ceintures rouges ; des poètes officiels armés de tambourins et de flûtes y "bardent" périodiquement en manifestations lyriques qui tiennent moins de la poésie que d'une sorte de flux cholériforme... Il paraît qu'il existe une Provence en félibres. Je ne la connais pas. »

Et tant pis pour Mistral ! Giono ne s'est pas souvent préoccupé de faire parler ses personnages en langue d'oc. Il préférait convoquer Homère et Virgile, unifier le vaste territoire sudiste qui borde la Méditerranée, ouvrir la Provence aux routes d'un univers où les dieux avaient hanté les hommes, remembrer une géographie du cœur et de la poétique. L'effet de grossissement qu'il cultivait autant qu'il en était victime pouvait le conduire à déclarer que, de tous les écrivains, celui qui a le mieux parlé de la Provence, c'est Shakespeare. Comme il invoquait l'épopée homérique, il invoquait les grandes passions de la tragédie pour peupler une province plus vraie que celle qu'on voit. Moyennant quoi, il ne craignait pas de dire que les moules marinières avaient pour lui, l'odeur de *l'Odyssée* et la fougasse à l'huile celle de l'Iliade ; cela sent « le camp des Grecs »... Et le point final, le voilà : « Il n'y a pas de Provence ; qui l'aime aime le monde ou n'aime rien⁵. »

C'est ce bond de la régionalité vers le monde qui donne la mesure des écrivains. Pourquoi, sans cela, l'islandais Halldor Laxness aurait-il mérité le Prix Nobel, lui qui n'a pas d'autre sujet d'écriture que les pêcheurs d'Islande ? Les romans de « l'école de Brive » jouent sur le besoin d'identification ressenti par tous les lecteurs, mais d'abord par les lecteurs qui sont « du pays » ou connaissent une paysannerie comme la leur. L'identification à laquelle parviennent les lecteurs de partout en lisant Faulkner, ou Giono, ou Laxness, trouve devant elle l'obstacle de la différence, l'exotisme si l'on veut ; pourtant elle se réalise assez pour qu'on adopte ces écrivains dans une littérature universelle, au moins internationale. La

⁵ Jean Giono : *Provence*. Gallimard, 1993. Textes réunis par Henri Godard.

thématique, la mythologie comme art de la fable, du « muthos », sautent par dessus les frontières. Si les langues locales ou les emprunts aux dialectes interviennent ici ou là, ils sont facilement dépassés par le lecteur ; ils ne jouent plus que leur rôle proprement régionaliste de signes de connivence et de preuves d'authenticité. Ils serviront à faire sentir les difficultés de la traduction. Mais les artifices du double langage, si volontiers utilisés par les régionalistes ordinaires — Arsène Soreil citait Henri Pourrat — n'ont qu'une importance toute relative pour un Faulkner.

Nous voilà assez loin des bords de l'Ourthe. La littérature est sans rivages et c'est en partant d'un village d'Ardenne qu'on arrive au comté fantastique imaginé par un Américain, en passant par la Provence. L'espace parcouru est tellement riche et évocateur qu'on en retire une méthode nouvelle de traiter des rapports de la littérature avec la géographie ; au lieu des nationalités et des langues, il y a les communications transversales ; le recours à la régionalité fait naître des rapprochements peu aperçus qui débouchent sur la littérature et ses modes d'emploi, bien plus que sur le culte du pays natal.

Copyright © 1994 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Lucien Guissard, *Littérature et régionalité* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994. Disponible sur : < www.arllfb.be >